

## Mets la table, petit !

C'est peu dire qu'elle sent bon. Quand sa tête est secouée par un rire adorable et que ses nattes blondes s'envolent, elles dispersent une odeur sucrée qui chatouille mes narines et me fait sourire comme un idiot. C'est déconcertant un moment ; puis ses œillades me font comprendre qu'elle veut que je reprenne ; c'est ce que je fais, avec une voix de canard.

« Où est-ce qu'il est ? Reviens ! Tu l'as vu, toi ? »

Elle met sa main devant la bouche pour se retenir de pouffer. Ses cils fendent l'air avec une rapidité qui m'impressionne, et pourtant je crois que mon cœur bat encore plus vite lorsqu'elle sourit.

Ma main s'agite dans la chaussette sur laquelle j'ai dessiné une moustache et un képi. Le gendarme cherche dans tous les recoins du théâtre en carton, il tape dans les rideaux en râlant, et les rires de Jeanne redoublent - il ne voit pas l'autre chaussette aux allures de guignol qui le singe derrière son dos. Elle s'amuse et doit se dire que je suis un original. J'ai du mal à respirer et je me dis que sa frange est injustement trop longue ; ses yeux bleus sont magnifiques.

Le guignol tient haut sa matraque au-dessus du gendarme – en fait c'est un bouchon de plastique, mais mon public a assez d'imagination pour être crédule. Elle retient son souffle, je suis presque en hyperventilation. J'ai depuis longtemps desserré le col de ma chemise blanche mais j'aurais voulu la retirer complètement ; Maman ne s'en serait pas offusquée. Elles ne se ressemblent pas. Jeanne est une petite fille frêle et blonde, aux joues roses et toujours souriante, alors que Maman a une poitrine et des hanches larges où je me blottis très souvent. Ses longs cheveux noirs ne sont pas coiffés, et ils ont une odeur de brûlé quand elle sort de la cuisine ; quant à sa peau, elle est presque aussi sombre que son air chaque fois que je passe à table. Pour l'instant, c'est la fraîcheur de ma spectatrice que je préfère, néanmoins je ressens l'étrange besoin de me précipiter dans les jupes immenses de ma mère et de m'y cacher pour éviter son visage angélique. C'est une peur agréable qui saisit mon cœur et que je ne m'explique pas.

Le coup s'abat, je pousse des cris grotesques et secoue la chaussette-gendarme, tandis que Jeanne glousse en battant des mains. Je rougis et mes yeux brillent lorsqu'ils se posent sur elle. Je ne peux pas détourner le regard, il s'accroche à chaque pli que dessinent ses lèvres, c'est incroyable à quel

point celles-ci semblent délicates. Je tousse, gêné, lorsque je réalise qu'elle rougit en baissant la tête.

Mon théâtre commence à se déchirer à cause du carton trempé par la pluie de la veille. Maman m'avait prévenu de ne pas jouer dehors alors que des gouttes commençaient à tomber ; mais il aurait fallu que je renonce à ma rencontre quotidienne avec Jeanne. Elle réussit à m'éloigner des copains avec qui je construis une cabane depuis déjà deux ans (c'est fou comme notre travail n'avance pas. Il suffit d'un bruit dans les feuillages pour détourner notre attention et nous passons la journée à explorer les champs). Une tempête est donc le plus moindre des obstacles quand on sait que nos aventures espiègles ne me détournent même pas de ses grandes pupilles bleues ; elle me fait l'effet d'une friandise vivante qui m'intimide trop pour que j'ose m'en approcher.

Comme d'habitude, je sors mes billes et nous nous allongeons dans l'herbe pour débiter une partie. La plupart d'entre elles sont silencieuses, on n'entend que le vent qui titille les oreilles et vient pousser une agate ou deux. Dans ces moments, j'en profite pour l'observer et me demander pourquoi je ne m'ennuie pas alors qu'aucun de nous ne parle. Elle illumine mes après-midis d'une présence radieuse qui n'a pas besoin de mots, et j'ai encore ce pincement au cœur qui me met mal à l'aise chaque fois qu'elle se tourne vers moi. J'en ai parlé à Maman. Elle s'est tu et m'a regardé avec un drôle d'air, comme si elle désespérait de devoir m'expliquer quelque chose. J'ai boudé toute la soirée, vexé ; quand on est un enfant, il est des milliers de choses que l'on ignore et que personne ne veut nous apprendre. Ce sont les adultes qui n'ont aucune patience, car en ce qui nous concerne, nous sommes trop curieux pour nous passer de détails.

Parfois, Jeanne brise le silence pour me livrer des anecdotes susceptibles de me plaire. Avec une habilité relevant du génie, elle fait le tri des pensées qui trottent dans sa tête et sélectionne celles qui me passionnent toujours ; son instinct surpasse toutes mes prévisions, comme si elle savait mieux que moi ce que je désirais entendre.

Ce n'est pas le cas aujourd'hui.

« Mes parents vont déménager. »

Son reflet brille d'un air désinvolte dans mon œil de chat. Je prends un berlingot et essaie d'afficher la même décontraction qu'elle.

« Tu comptes partir avec eux ?

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

– Tu pourrais rester chez nous, on continuerait à jouer ensemble. Je t'écrirai d'autres spectacles de marionnettes. »

Mes yeux sont toujours fixés sur les billes, mais son sourire illumine soudain mon univers.

« Et Maman fait très bien à manger, tu verras. »

Son visage perd de son éclat, la bille aussi.

« Ta mère, ta mère, ta mère ! Qu'est-ce qui te dit que je veux vivre avec elle ? Je ne veux même pas la rencontrer ! Tu lui donnes le nom de tes personnages, tu accoures dès qu'elle t'appelle, un mot d'elle et tu me laisses toute seule ! »

Sa brusque colère me laisse sans voix, je lâche mon arc-en-ciel qui tombe lourdement sur l'herbe mouillée. Les lèvres de Jeanne s'avancent pour former une moue terrible que je ne devrais pas trouver attendrissante.

« C'est Maman, je lui obéis.

– Elle est bien embêtante ; quand tu n'es pas avec moi, c'est que tu es avec elle. Et quand tu es avec moi, tu me parles toujours d'elle. Je trouve que tu as tes préférences.

– Mais tu pars bien avec tes parents, et tu me l'annonces comme si ça ne te faisait rien de m'abandonner. C'est moi qui devrais t'en vouloir. »

Alors que des larmes bordent mes paupières, les joues de Jeanne reprennent un peu de couleur ; elle ressemble aux fleurs qui l'entourent, et m'adresse un sourire ému.

« Tu es contente de me faire de la peine ?

– Oh, Louis, au contraire ! Tu es si triste de me voir partir ?

– Quand est-ce que tu pars ?

– Je ne sais pas encore. »

Mon cerveau se met à tourbillonner en tout sens pour échafauder mille solutions ; l'une d'entre elles me fait pousser un petit cri victorieux.

« J'ai une idée ! Je viendrai te voir chez toi ; c'est moi qui ferai la route, tu n'auras pas à te déplacer.

– Nous allons partir loin, à cause du travail de Papa. Dans un autre pays.

– Je vendrai toutes mes billes pour acheter une bicyclette ! »

Je crie en arrachant des touffes d'herbe, et le contraste qui se joue entre elle, immobile et sereine, et moi qui ne peux pas tenir en place, finit par me rendre fou.

« Tu pourrais parler à tes parents ! Tu pourrais faire une fugue ! Enfin, trouve une solution au lieu de laisser faire les choses ! »

Ce faisant, elle se rapproche et prend ma main dans la sienne. Ce simple contact a un effet paralysant, et quand nos doigts s'entrelacent, je finis définitivement par me calmer.

Alors, sans prévenir, en suivant son intuition qui est souvent la bonne, elle se penche vers moi et colle ses lèvres sur les miennes. C'est un frôlement d'une demi-seconde, mais il prend une importance gigantesque, retourne le monde, efface ma mémoire ; je me fiche de la cabane et des copains, j'oublie que Jeanne va s'en aller parce qu'en ce très court instant elle est près de moi. Je peux sentir ses nattes chatouiller mes oreilles rougissantes, alors mon esprit se vide et perçoit tout à la fois, de sa main qui n'a pas quitté la mienne à ses yeux bleus qu'elle a gardés ouverts. Mon cœur

roue de coups ma poitrine pour pouvoir sortir et l'embrasser à son tour, et après m'être dit que les baisers de Maman sont bien fades à côté de ceux de Jeanne, je parviens même à occulter un tablier sali sur des hanches larges. C'est un moment si magnifique que je la soupçonne de sorcellerie. Quand je réalise qu'elle est partie depuis plusieurs minutes, je ramasse mes billes sans les regarder, me fiant aux sensations, et les fourre dans ma sacoche avec une lenteur distraite. Puis je me relève et, mon théâtre en carton sous le bras, le nez dans le ciel, c'est presque en titubant que je regagne la roulotte que nous habitons Maman et moi.

J'ai encore cette rougeur aux joues et l'âme en fête quand je pose toutes mes affaires sur la table de jardin. D'habitude je me plains que ce soit la même que celle d'intérieur, que le plastique se fende et qu'elle soit bancale, mais elle m'apparaît aujourd'hui comme un objet merveilleusement original. Je siffle presque quand Maman me rejoint, accompagnée d'un nuage noir tout autour de sa tête fatiguée.

« C'est ce que tu fais des chaussettes que je recouds ? »

Sa voix a l'apathie du désespoir, et la claque que je reçois derrière la tête me secoue assez pour que je reprenne mes esprits.

« Mets la table, petit. On va manger. »

Maman s'engouffre dans la roulotte d'un air las. J'ai sept ans.

Une nouvelle fois, mon col est trop serré. Peut-être s'agit-il simplement du sentiment d'oppression qui me broie depuis quelques années – aucun médecin de l'armée n'est parvenu à livrer un diagnostic valable. Mes symptômes sont pourtant clairs ; une masse inexistante fait plier mon dos à chaque mouvement que je fais, écrasant mes membres qui touchent presque terre dans un réflexe incontrôlé. Il n'y avait pas de maladies répertoriées dans leur carnet qui correspondaient à mon cas, alors ils abandonnèrent et me jugèrent trop douillet. Aujourd'hui encore, c'est par un effort constant que je me tiens droit quand il me faut esquisser un mouvement précis. Je chasse cette pensée tandis que je m'avance vers le chemin de terre, sachant que ce n'est pas le genre de nouvelles susceptibles de rassurer Maman.

Un camarade m'avait fourni une explication, un soir que je me couchais en gémissant.

« Hé, Louis. »

Je levai les yeux vers une moustache noire et un visage buriné, sans doute par les années. Quoique le mien était devenu très marqué en seulement quelques semaines.

« Tu t'appelles bien Louis ? »

– Oui. »

Je faisais une économie de mots ; la vérité était qu'ils restaient coincés au fond de ma gorge. Nous

étions cachés deux jours plus tôt, et un chuchotis s'était révélé fatal au sergent qui m'accompagnait. Je piétinai pratiquement son corps pour m'enfuir, et on me récupéra plusieurs mètres plus loin, presque muet et immobile. Je ne veux pas parler plus que nécessaire ; mon corps s'y refuse. C'est une protection qu'il effectue de lui-même.

« Je sais ce que tu as. »

Il s'exprimait avec lassitude, comme s'il savait que quoiqu'il advienne, ses paroles étaient vaines. Je me tournai – difficilement, mon dos protestant de nouveau – pour observer ses traits parsemés de rides. L'usure lui donnait beaucoup plus, mais il devait avoir quarante-cinq ou quarante-six ans.

Comme je ne disais rien, il reprit d'une voix plus douce. Il pensait sûrement, puisque je n'avais adressé à mes compagnons d'infortune que des regards effrayés depuis que j'étais ici, que j'avais peur de lui. C'était une erreur. Je passais le temps que la guerre me laissait à lire les journaux pour me tenir informé, à guetter les alentours et à écrire des lettres de plusieurs pages à Maman pour qu'elle sache tous les maux que je taisais ici. Elle ne me répondait que quelques phrases sèches, que je serrais cependant contre moi quand le sommeil devait rompre ma surveillance permanente.

En vérité, j'avais peur de tout.

« C'est toi le même qu'on a retrouvé sous les cadavres. »

J'agis par instinct et lui tournai le dos en lâchant un couinement, pensant peut-être qu'il allait me faire du mal ; puis, me rendant compte du ridicule de la situation, je me redressai et lui fis face, avec un air coupable.

« Je crois avoir compris ce qui s'est passé. Tes copains de régiment se sont fait exploser par un obus auquel tu as miraculeusement réchappé, mais tu t'es retrouvé enseveli sous leur corps. D'une part, tu essayais de te dégager parce que tu commençais à étouffer, et d'un autre côté tu voulais rester caché du feu ennemi. Tu as eu une chance incroyable qu'on te retrouve. »

Je restai à le fixer. Une odeur de chair mutilée avait rempli la pièce et collait à mes vêtements ; j'aurais voulu les retirer mais je n'osais bouger, de peur qu'un malheur n'arrive.

« Tu sens un poids qui t'écrase quand tu fais un geste ; les cadavres. En même temps, tu te courbes encore plus vers le sol ; tu te protèges. Les médecins ne pourront rien faire, alors évite de te plaindre et essaie plutôt de t'y habituer. »

Je me recouchai, les yeux grands ouverts. Au bout de plusieurs heures, mes oreilles entendaient encore des bombes et des cris qui ne maintenant éveillé que moi.

La roulotte s'est affaissée depuis que je suis parti. La peinture blanche s'effrite et les copeaux s'accrochent aux roues de telle manière qu'elles semblent briller de çà et là, tassées sous une masse qu'elles avaient pourtant toujours supportée. Lorsque Maman descend, alertée par la présence du fils qui s'en revient de guerre, j'entends que l'une des roues est crevée. Son souffle fait écho au soupir

silencieux de ma mère, et la roulotte respire de nouveau, comme après une attente qui lui interdisait de vivre.

Il n'est rien qu'un homme ne puisse supporter, l'Histoire est témoin de cette vérité. Le visage buriné à la moustache noire est une autre image de ce qu'une résistance insensée peut apporter au monde. Si ceux qui le peuplaient s'étaient enfuis, répondant aux armes par une irrésistible envie de vivre, qui aurait fait tomber le déshonneur sur eux ? Quand on abandonne à contrecœur des épouses qu'on sait veuves dès qu'on passe la porte, versant dans leurs larmes un courroux bien plus haut que celui d'un Dieu quelconque, où se situe la véritable trahison ? Personne ne veut faire la guerre, qu'on soit gagnant ou perdant. Elle apparaît toujours comme la dernière solution envisagée, mais n'est qu'une addiction malencontreuse qui nous répugne : si le combat était dans la nature humaine, elle ne pleurerait pas ses disparus ni ne tremblerait devant les balles. Je me suis terré avec les soldats des mois durant, étouffant dans mon mutisme la peur qu'une chose ne se passe. Les discours patriotiques des généraux n'ont calmé aucun d'entre eux quand le feu a transpercé leur chair et qu'ils ont souffert de perdre un membre, de voir des hommes pour qui ils n'avaient aucune rancœur tomber sous leurs coups, de prendre des vies ou de sentir la leur se briser à mesure qu'ils comprenaient que leurs actions n'avaient pas de sens. Une guerre n'a pas d'enjeu ni d'explication, elle détruit la totalité de l'humanité qui se fige de douleur le temps qu'elle dure, et même au-delà, puisqu'un soldat ne revient pas glorieux d'une bataille. Il ne ramène parfois que la moitié de son corps et laisse son âme un peu partout derrière lui, émietlée sur les chemins qu'il emprunte, ne contrôlant plus ses gestes frénétiques qui donnent et évitent des coups imaginaires. On finit par le parquer dans un enclos où d'anciennes figures militaires meurent entre elles, yeux exorbités, prêts à éclater, comme ne comprenant pas ces images surréalistes imprimées dans leur rétine, invisibles pour les autres. Il n'y a rien de victorieux dans cette vision. Dans un entrain collectif, l'humanité s'est forcée à aller contre sa nature pour s'effondrer et laisser des fantômes courir après leur raison pour l'éternité, car la guerre ne se termine pas. C'est une erreur qui pèse sur la conscience de générations entières et dont la portée ne s'éteindra qu'avec elles ; une guerre n'est pas justifiée. On ne peut pas expliquer à quelqu'un pourquoi des hommes qui n'en ont pas envie tuent ou partent à la mort, traumatisant ceux qui en réchappent. Qu'on ne prétende pas qu'une guerre est parfois inévitable, bien que personne n'en veule. Il est facile de ne pas faire la guerre. Il suffit de poser son fusil, de rester chez soi ou de s'enfuir ; et si la lâcheté est de commettre un acte raisonnable, alors nous aurions dû être faibles. C'est tellement évident qu'il paraît absurde de se poser la question, et complètement stupide d'avoir fait le contraire. Pourtant, bien que les hommes aient perdu ce qui maintenait leur esprit, ils en sont ressortis. La fin du monde a encore eu lieu, et néanmoins, ils ont supporté.

Mais quand je vois Maman rester debout à me fixer, son tablier taché et ses cheveux crépus, son allure de spectre et sa tenue rigide, que je relis dans ses yeux noirs ses mots froids qui me tenaient chaud, je réalise que c'est elle qui a vieilli pour que je grandisse, qu'elle a enduré pour que je supporte. Je me jette à ses pieds pour me blottir contre ses hanches larges, et mes paupières que je pensais asséchées font tomber des torrents de sanglots bruyants sur ses jupons immenses. Dans ma carcasse que je croyais vide renaît quelque chose qui éclate et empêche mon dos de se plier lorsque je m'accroche encore plus à sa taille ; l'amour filial chasse les cadavres et fait taire les bombes, le monde redevient vivable.

« Mets la table, petit. On va manger. »

Maman me laisse vagir dans le jardin et remonte dans la roulotte pour surveiller ses pâtes. J'ai vingt-quatre ans.

*Il faut un bon quart d'heure pour entrer dans l'univers de Nello. Pendant ces quelques minutes, des rires nerveux parcourent la salle partagée, les uns tentant de donner un sens à ce qui n'en a pas, les autres de s'amuser de ce qui n'est pas drôle. La vérité est qu'il vient un moment où tous comprennent qu'il suffit de se laisser porter par une ambiance qui gagne peu à peu les spectateurs, comme un frisson traversant le théâtre jusqu'à ce qu'il en vibre. Un simple coup d'oeil à son voisin confirme cette impression ; le cadre en costume-cravate est courbé pour mieux voir la scène, coude sur le genou, menton dans la main, la bouche grande ouverte dans un sourire béat et les yeux brillants d'excitation. Son rire est doux, franc, son enthousiasme est physique, et il se met à ressembler à l'enfant qu'il accompagne. Nello donne aux adultes cette chance inespérée, celle de ne pas penser pendant une heure trente.*

*Pourtant, on pourrait en trouver des choses à dire sur ce clown en uniforme militaire. De l'apparence traditionnelle, il ne garde que le nez rouge, abandonnant les vêtements trop grands, perruques frisées et maquillage burlesque pour laisser le public profiter simplement de ce qu'il est. C'est un trait audacieux et assez intelligent pour qu'on le note ; le costume n'est pas là pour enfermer son personnage, libéré des codes pour se révéler complètement.*

*Ai-je dit personnage ? Mais Nello n'a rien des rôles qui jonchent les scènes de théâtre et disparaissent une fois le rideau baissé. C'est un être vivant, ne suivant aucune règle ni aucun texte, auquel Louis Amaro prête son corps chaque soir. Il excelle dans l'art délicat du clown, celui de trouver une grâce dans des gestes anodins, d'émerveiller par son corps et son âme, d'être la représentation concrète des idées abstraites. Nello n'agit pas à l'instinct, il n'a pas de cœur ni de sentiments : c'est une émotion en lui-même, une entité qui n'a pas d'existence propre et n'envisage pas un jour de vivre. Il naît en permanence, et découvre pour nous ce monde dont les richesses se*

*sont banalisées à nos yeux. Le spectateur retrouve avec lui cet état d'insouciance, voire d'inconscience, qui poussait notre corps à agir de lui-même durant l'enfance. Les problèmes de l'extérieur sont dérisoires face à ce monde qui se crée au fil du temps. C'est la magie de Nello ; il n'est rien mais nous donne tout.*

*Jeanne Poulimar*

C'est la quatorzième fois que je lis cet article, ne voulant pas m'arrêter à ce chiffre maudit qu'est le treize. Mes yeux parcourent les lignes avec une précipitation désespérée, anticipant la fin des phrases que je récite sur la route m'amenant jusqu'à la dernière demeure de Maman. J'essaie de ne pas chiffonner le papier mais c'est presque inconsciemment que mes doigts s'y agrippent, tandis que je fais mentalement défiler ces mots qui sont mes sauveurs. Une reconnaissance que je n'espérais pas et à laquelle je m'accroche pour occulter la vision de cette roulotte en ruine, reflet d'une vie touchant à sa fin.

Je ne sais quelle attitude adopter, allant jusqu'à culpabiliser de ma fierté. Et pourtant, quand mon imaginaire, cette mémoire fictive et omnisciente, explose dans des soirées que je ne contrôle pas, je ne retiens que des bribes de paroles venant du public, avant l'entrée en scène, que j'attrape au vol d'un geste frénétique. Dans la lumière aveuglante, je retrouve la chaleur des seins d'une mère, la brûlure de ses claques et la résonance de ses cris d'amour quand ma voix porte à l'autre bout de la salle ; ces silhouettes anonymes qu'emporte Nello me font voyager au gré des parfums, ceux des femmes que j'ai aimées, fragrances d'amours tarifés, effluves des passions sincères, arômes des maîtresses au visage oublié. C'est toute ma vie qui se rejoue et une nouvelle qui m'attend quand je capte les encouragements maladroits du grincement des planches : une ivresse inédite s'empare de mon corps pour que je m'y oublie un instant. C'est ce sentiment que j'essaie de retrouver pour affronter la maison de mon enfance ; c'est ce bonheur que je veux que Maman vive avant qu'elle ne me quitte.

Elle est dehors, assise à la table de jardin, en train d'éplucher mollement des pommes de terre. Ma venue est un événement qui trouble à peine la monotonie de son existence, un tablier et des mains détruites par la cuisine étirés sur presque trois quarts de siècle. J'accepte son malheur en essayant de refouler des remords qui n'ont cessé de me poursuivre. Je ne peux pas sacrifier cette vie qu'elle m'a donnée pour partager les souffrances de son ennui. C'est à mes quarante ans que j'ai compris cette vérité terrible : Maman est triste. Elle subit son quotidien comme j'ai supporté la guerre.

Sur ses mains se dessinent des veines saillantes et ses hanches larges sont devenues étroites avec le

temps. Elles sont désormais trop faibles pour soutenir le poids d'un homme de mon âge, alors je refrène l'élan qui me pousse vers elles. Mes pupilles s'accrochent à sa longue chevelure grise et hirsute qui se mélange aux épluchures. Je contemple le vide abyssal dans les yeux de ma mère quand ils se posent sur moi. C'est une douleur mille fois supérieure aux bombes d'autrefois, qui s'estompe rapidement quand je pose l'article sur la table. Je ne sais pas à quelle réaction je m'attends, mais elle n'a même pas besoin de lire ce papier. Nello est devenu célèbre depuis quelques temps (disons qu'il vit son succès avec un peu de naïveté). Maman se fiche de lui, et effleure mon poignet pour concrétiser cette image du fils qui a réussi, cet enfant sorti de son ventre pour goûter au bonheur. Sans doute me jaloua-t-elle à une certaine époque ; mais quelle noblesse, quelle grandeur habille chacun de ses gestes, fait éclater son iris noir quand elle me voit comme je vois le chemin accompli par Nello, avec une distance mêlée de fierté émue ! Maman n'a pas besoin d'être belle pour que je prenne plaisir à la regarder.

Cet instant est si court qu'il reste semblable à un rêve, un fantasme qui n'aurait jamais pris forme. Mais mon cœur est encore sous le choc quand elle s'en retourne à ses pommes de terre, et l'émotion qui me submerge est difficile à contenir. Je ferme une seconde mes paupières pour faire rentrer cette larme qui menace de tomber.

« Mets la table, petit. On va manger. »

Je jette un dernier coup d'oeil à une femme magnifique, avant de monter les marches de la roulotte. Le temps n'a pas d'importance.

Maureen Deseille